

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE

N. AUBIN, *Editeur*,
W. H. ROWEN, *Imprimeur*.

PROPRIETAIRES.

No. 2, *Rue Grant, St. Roch.*
No. 7, *Rue des Prairies, St. Roch.*

CONDITIONS.

Ce Journal se publie chaque LUNDI au No. 2, *Rue Grant, St. Roch*, près de la *Rue St. Valier*. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. — On peut avoir le Journal à domicile moyennant un abonnement de quinze sous par mois payable d'avance. Pour le recevoir à la campagne il faut payer au moins quatre mois d'avance.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux. Toutes communications seront reçues, *franches de port* au Bureau ou chez les Agens en Ville.



DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez M. E. JINGRAS, *marché de la Haute-Ville*, et chez M. ANT. MATTE, *Basse-Ville*.

AGENTS.

Montréal. — chez M. J. DAVID-LERAY, *Rue Notre-Dame*, et on reçoit des souscriptions chez Mr. IGNACE BOUCHER, *Rue Ste. Thérèse*.

Trois Rivières. — chez J. B. LAJOIE, *marchand*. Les personnes qui désireraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 2.

Quebec, 8 Juin, 1840.

No. 25.

MELANGES.

LA PLUME.

Pour le dire une fois en passant, la littérature contemporaine a un grand tort à nos yeux : c'est de ne pas faire assez de cas de la plume.

Tous les jours nous entendons dire par une infinité de polissons peu ou pas du tout lettrés : « Qu'est-ce qu'une plume ? Bast ! moins que rien, quelque chose que le vent emporte comme un fétu de paille ! »

D'autres ne rougissent pas d'écrire avec le premier outil venu que le hasard leur fait tomber sous la main. Ceux-la trouveraient tout naturel que le prophète Lamennais formulât ses sublimes pates de mouche avec la même plume que M. Salvandy ; ils ne seraient même que médiocrement étonnés si Timon faisait jaillir un pamphlet sous le propre cotret dont M. Viennet se sert pour commettre ses tragédies. Ne trouvez-vous pas que ces gens-la raisonnent comme s'ils portaient une pelure d'oisons en guise de paletot ?

Carême n'aurait jamais consenti à mettre la main dans la casserole d'un marmiton, le grand bottier Sakoski mourrait subitement s'il lui fallait user du tire-pied d'un savetier sans aveu. Il est clair qu'il y aurait là profanation, pour ne rien dire de plus.

Lorsqu'il fait son premier pas dans sa carrière, le soldat se marie à son épée, qui est un sabre, le musicien à son instrument, la grisette à ses ciseaux, l'Arabe à son coursier, l'actrice au public, le marin à son navire, le lazzarone à son bâton, l'écrivain épouse sa plume. C'est une affaire de toute la vie.

On ne peut nier que la plume, cet instrument si souple, si flexible, n'ait beaucoup d'influence sur la fortune, l'inspiration et les idées de l'écrivain. Sans elle, point de style brillant, coloré d'images, vif, doré, fascinateur. Pensez-vous, par exemple, que M. de Balzac pondit un roman chaque nuit si sa plume, le contraignant au divorce, le forçait à recourir au ministère d'un secrétaire? Les plumes vis à vis desquelles on a manqué d'égards ont toujours jeté leurs propriétaires sur le pavé : rappelez-vous plutôt Richard Savage.

On a dit : « Le style est l'homme. » Nous allons plus loin et nous disons : « La plume est tout l'homme. » La preuve c'est qu'on s'écrie souvent à l'aspect d'un grand littérateur : « Voilà une des meilleures plumes de l'époque ! la belle, la noble plume ! » Faites bien attention que ceci ne se dit pas pour M. Granier de Casagnac ou tout autre Cuvillier-Fleury.

Ici arrive tout naturellement la question de la plume métallique, la plume prompt-copiste, vélocipède, épileptique par excellence. On proclame de tous côtés sa supériorité sur les plumes ornithologiques. Or, il en est d'elle comme des pièces à succès de M. Empis : on n'y revient jamais une seconde fois.

Ce serait, en effet, un acte de vandalisme que de ne pas lui préférer la plume de Hollande. Il n'y a que les bureaucrates qui ne veulent pas convenir du fait.

Il est vrai que la plume primitive devient quelquefois fort impertinente. Qu'elle se décide un jour à refuser l'encre, et l'on se donne à la tremper dans le cornet. Le tout en vain. Pendant ce temps, l'arôme des idées, le champagne de la facétie, la mousse de la joyeuse humeur s'évaporent, s'affaiblissent ou tombent. Une autre fois le papier ne lui convient pas : elle y ramasse, avec perfidie, des pulpes cotonneuses, des filamens imperceptibles, des filets comme ceux de l'araignée, et qui serpentent comme des couleuvres noires, à la suite de son bec. Elle rature ainsi, sans pitié, sur toute la longueur de la ligne, des magnificences d'esprit comme on n'en a qu'une ou deux à sa disposition dans toute la durée de toute une existence d'homme. Alors, il n'y a pas à balancer : il faut la tailler, la retailer, la hacher, la citer sans cesse devant le tribunal du canif, corriger ses funestes inclinations, réprimer ses penchans. Si elle persiste, guillotinez-la d'un seul coup pour lui apprendre à vivre !

Je sais bien qu'on a parfois trop de faiblesse pour sa plume, son gagne-pain ; il en est de cela comme de l'adoption d'une fleur bien-aimée : on se fait l'esclave de sa propre manie. Dans son langage des fleurs, poème odoriférant qui est bien aussi la fleur des langages, Dorat affirme que chacun se sent entraîné par une sympathie secrète vers l'aïllet qui lui ressemble, ou la rose qui lui est homogène. En vertu de ce principe, un homme loyal adore le romarin, emblème de la franchise, un poète souffreteux soupire pour la jacinthe, symbole de la douleur, un rapin pour les oreilles d'ours, mythe des arts libéraux. Ma blanchisseuse cultive la giroflée, qui est l'image de la simplicité. Une portière aime la clochette, un amoureux le jasinin, qui signifie la passion. De même un écrivain s'attache à

une plume selon qu'il trouve plus ou moins de sympathie entre sa nature et celle de tel ou tel volatile. Rien de plus logique.

Ainsi à l'aide de cette méthode, on peut arriver à savoir d'une manière à peu près certaine de quelles plumes se servent la plupart des illustrations de la presse, de la littérature et du théâtre.

M. Alexandre Dumas, qui aime tant à faire la rime, emploie une plume de paon, (Voir les manuscrits de *Caligula* et de *P. Achimiste*.)

M. de Chateaubriand, la plume d'une orfraie.

M. Victor Hugo, le grand faiseur de ballades, le barde qui se cramponne avec amour aux creneaux, aux donjons, aux vieilles tours, aux ogives, une plume de corbeau.

M. Lamennais, une plume d'aigle. M. Nisard, le littérateur rétrospectif, un bout d'aile. M. Jules Janin, une plume de pierrot. M. Lassailly, celle du ramier plaintif. M. Eugène Sue, celle de la poule d'eau. MM. Cogniard frères, celle du pinçon. M. Eugène Briffault, celle d'une pie. M. Lamartine, celle du cygne. M. Alphonse Karr, celle du martin-pêcheur. M. Paul de Kock, celle du bipède son homonyme. M. Gragnier de Cassagnac, celle du butor. M. Gustave Planche, celle du vautour. M. Théophile Gautier, celle du serin pur-sang. M. Theaulon, celle de l'épervier. Mme. Sophie Gay, celle de l'autruche. Mme. Anais Ségalas, celle du colibri. Mlle. Berlin, celle du geai. M. A. Adam, celle du bouvreuil. Mme. Flora-Tristan, celle de la caille. Tous les membres de l'Institut, une plume d'oie.

LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 8 JUIN, 1840.

BOITE DE PANDORE.

Mr. l'Editeur,

Vous nous avez ouvert les pages de votre parfois trop spirituel *Fantasque*, c'est bien ; mais où trouver de l'esprit qui ne pâlirait pas à la vue de vos productions. C'est là la difficulté. Cependant, sans prétention au genre tout nouveau et unique que vous avez écrit ; je vais essayer de vous faire part d'une certaine affaire qui a joliment prêté à rire aux farceurs d'ici, car il faut vous dire qu'on a aussi des farceurs... des farceurs il y en a partout. Pas vrai !... Je vous entends répondre, par votre "connu" éternellement bien dit, bien placé, et moi, je procède à mettre de suite sous les yeux de votre million de lecteurs, l'affaire, "dont à laquelle," comme dit le bel O——, il n'y a rien à répliquer... certain Breton, (*) de notre canton, passablement chose, honnête homme au reste, s'était laissé embêter par un certain Notaire dont la probité

(*) Pour rendre mon galimatias intelligible aux lecteurs du lointain je vous dirai qu'il s'agit tout simplement d'un notaire qui protesta une espèce d'idiot du nom de Breton, auquel il dicta, en l'absence des témoins, la réponse qu'il devait faire. Il lui chargea ensuite dix piastres pour le protêt qui n'en valait que 2½. L'homme se laissa poursuivre et enfonça bêtement le notaire.

est devenue proverbiale. Il fallait que mon homme payât pour s'être laissé prendre, et quatre fois plus cher que l'on n'exige ordinairement, quand on fait les choses avec honnêteté. Ce qui n'est pas tout-à-fait dans les règles... L'homme lésé, qui n'a pour défense que ses pleurs, qui, du reste sont éternelles, comme les neiges d'en haut, vint en sirottant conter son malheur à un farceur qui n'entend pas raison, quand il s'agit de démasquer les fourbes. Après avoir ouï l'affaire, il conseilla l'homme enfoncé, de résister à la demande qu'on lui faisait, et qui fut en conséquence poursuivi. L'affaire fut plaidée devant votre ami le juge *Coq-à-Pâne*, qui après avoir entendu les témoignages des parties, ne crût pas l'affaire assez claire pour donner de suite jugement. Il voulait sans doute demander les lumières du Saint Esprit, avant de prononcer l'arrêt qui devait condamner un *Breton* à des chagrins qui devaient durer toujours. Tout le monde ici, et c'est un fameux monde que celui-là, avait d'avance condamné le pauvre *Breton*. Les témoins revenus de la ville annonçaient avec une joie indécible qu'il avait perdu, et lui conseillaient avec une amère ironie de faire payer à son conseil les frais du procès. Ce dernier, croyant la nouvelle réelle, regrettait presque d'avoir eu le courage de donner un bon avis. Il fut assailli et blâmé par tous, voir même par le bel O — qui, lui, n'était pas témoin ni intéressé, mais un autre lui-même l'était et cela lui revenait au même. Le beau et spirituel O —, ne cessait de le rallier (à la Laurin s'entend)...vous entendez bien, sacrédié, disait-il, que c'était une affaire, sacrédié, dont à laquelle, vous entendez bien il n'y avait pas de doute. C'était clair sacrédié que le *Breton*, vous entendez bien, devait perdre. J'ai émané sacrédié mon opinion avant le procès et vous entendez bien qu'elle devait sacrédié être correcte... c'est cela sacrédié et puis au reste, vous entendez bien qu'une telle action ne pouvait être défendue. Le pauvre conseil était écrasé par un raisonnement aussi positif et aussi logique ; il se contentait de dire... attendons la fin, attendons le jugement... et on riait sacrédié de sa folle espérance, vous entendez bien. Il se fit une nuit affreuse pour le pauvre *Breton* qui inonda sa couche de pleurs et dont les plaintes lamentablement sonores, empêchèrent sa pauvre femme et ses quelque douze enfans de fermer l'œil, de la nuit. Le conseil, tout en espérant encore, était devenu pensif comme un pénitent qui cherche la porte du ciel et semblait maudire cet élan de probité qui l'avait comme entraîné dans cette affaire. Il se coucha tout de même, car il faut dormir avant tout, surtout quand on est fatigué, abattu, pulvérisé, broyé, comme il l'avait été pendant une longue journée, par la force argumentative des sacrédiés et des vous entendez bien. "Le char du cocher des chevaux qui traînent l'aurore" avait à peine fait entendre le bruit de ses roues dorées ou argentées, (comme vous les voudrez) que le conseil salvait de ses deux mains la venue du jour. Il lui semblait que ce jour était pour lui un jour de rétribution. Il interrogeait toutes les personnes qui pouvaient lui donner des nouvelles du jugement qui devait avoir alors été rendu par la cour... pas de nouvelles encore, c'était souffrant, c'était embêtant. Enfin à l'heure où il se rendait à la messe, c'est-à-dire une heure avant ou après la messe, il voit venir à lui quelqu'un dont la figure portait l'empreinte d'une bonne nouvelle... il l'avait deviné. On lui annonça que le *Breton*, avait eu gain de cause et que le Notaire et la partie dont il était le procureur en étaient pour les frais. Imaginez-vous la joie du conseil... comme il se sentait soulagé... un cauchemar affreux l'avait étreint et voilà qu'il le sent se détacher et tomber comme par enchantement. Ah ! c'était beau de le voir re-

venir après la messe, comme il bondissait de joie et de plaisir, en roulant dans sa tête le moyen de se venger des assommantes raisons d'O—— et compagnie. Il fit venir le srondeur de la veille. Il lui annonça le revirement de l'affaire avec une locution des plus sarcastiques et des plus mordantes. Le bel O—— était pâle de rage et balbutiait quelques monosyllabes, dont les plus intelligibles étaient... sacrédié..... il se peut... vous entendez bien... mais, je tiens, sacrédié à ce que j'ai émané... Il était sacrédié piqué d'avoir laissé, vous entendez bien, ses affaires sacrédié, pour lui apprendre une chose, vous entendez bien, qui l'intéressait, sacrédié bien peu. Au reste vous entendez bien, c'était comme cela sacrédié, que l'affaire devait tourner. Il n'avait pas vous entendez bien appris sacrédié toutes les particularités de l'affaire. Au reste le Notaire était, vous entendez bien, dans l'erreur. C'est juste, sacrédié, au reste vous entendez bien c'était assez parler de cette affaire. Le farceur de conseil, revenait toujours à ses moutons... Il avait tant souffert la veille voyez-vous, qu'il était en train de s'en donner. Il ajourna pourtant sa vengeance, car elle n'était pas encore complète. Le bel O——, s'en retourna tout confus, en éjaculant : Sacrédié, qui se serait douté, sacrédié, d'un résultat semblable... c'est-y bête, d'être trompé comme ça. Enfoncé— quand même, vous entendez bien. Je reviendrai probablement sur le sujet, si vous ne trouvez pas la relation qui précède trop ennuyante.

Je suis, etc.,

BALCHARD.

Bourg pas mal comme ça,
4e Juin 1840.

Montréal, 2 Juin, 1840.

Mr. l'Éditeur,

Ayant remarqué que dans l'un des derniers numéros de votre journal vous engagez vos abonnés à ne point le prêter, je crois de mon devoir, en ma qualité d'ami de votre feuille, de vous informer que malgré vos justes réclamations il est encore des personnes qui y sont restées sourdes. Il est entr'autres, non loin de chez moi, un Mr. F. B. B. qui a pour habitude de faire à toutes les dames de son voisinage l'économique galanterie de leur prêter tour-à-tour votre aimable feuille ; malheureusement il n'est pas le seul. Si ce petit avis préliminaire ne suffit pas, monsieur l'Éditeur, pour les corriger, je vous transmettrai leurs noms tout au long afin d'en voir orner quelque-une de vos pages. Espérant que mon exemple sera suivi par tous ceux qui ont à cœur la prospérité de votre feuille, je vous prie de me croire

UN LECTEUR PAYANT.

BAL CHEZ LE GOUVERNEUR.

Tout le monde en Canada sait ou ignore que le 24 ou 25 du mois dernier était l'anniversaire de la glorieuse naissance de sa grasse et gracieuse Majesté Victoria Première qui règne sur tous les cœurs par la grâce de Dieu, selon les loyaux, et par la grâce de la corde, si l'on voulait en croire les calomnies de ces brigands de rebelles. N'importe, le 24 ou le 25, était, comme je disais ci-dessus, l'anni-

versaire de sa naissance. Or comme le gouvernement craint que l'on n'oublie cet intéressant évènement il prend soin de nous échauffer annuellement les oreilles pour nous rafraîchir la mémoire en tirant plus ou moins de coups de canons et de coups de fusils, ce qui occasionne par toute la province feu de joie, ou, comme le composait bêtement ou spirituellement un imprimeur : peu de joie. C'était à faire trembler. Les gens de Montréal ont été plus heureux que ceux de Québec ; grâce à la munificence de leur Poulet ils ont pu sauter de joie à leur aise. Le 25 donc, selon ce que nous dit notre correspondant, la maison où est juché notre gouverneur, était resplendissante de mauvais chandelles, de fruits, de fleurs, de jambons et de vins de plusieurs espèces. Le nombre des invités, fut grand et par conséquent le nombre des convives, car chacun s'empressa d'aller jouir de ce spectacle assez rare sous l'économe chef de notre administration. Pour la première fois on a vu bien des gens se mêler qui ne voudraient point se regarder ailleurs. Militaires, avocats, cordonniers et autres brillaient dans les salons chacun à leur manière et pas un d'eux moins que le simple amphitryon de la fête qui y arriva sans même s'y faire annoncer et qui se mit à causer sans façon avec ses voisins comme s'il n'avait rien eu d'étonnant à leur étonnement ; un simple mortel n'en eût pas fait moins. Le personnage le plus remarquable de la soirée fut le chef de la Police de Montréal qui y était avec sa femme, et qui montra dans le coin où il se reléqua une tristesse tout-à-fait maritale, contrastant singulièrement avec la tournure victorieuse du capitaine Sabre-de-Bois qui savourait tout particulièrement la limonade à la romaine au moyen de laquelle il prenait l'air encore plus romain qu'à l'ordinaire. On dit à propos du Surintendant de la Police qu'il se trouva placé au château en la même compagnie et dans le même ordre qu'au banc d'œuvre de l'Eglise Paroissiale dont il est l'un des ornements, ce qui fit dire à un plaisant :

Ils avaient placé l'échelle

Entre Delisle et Barron

Ça ferait un beau calvaire

S'il y avait un bon larron.

Comme on doit bien le penser, messieurs les tories étaient en grand nombre, aussi furent-ils des plus scandalisés de voir son excellence le gouverneur serrer la main d'un aussi terrible rebelle que l'est M. Mondelet. A propos de rebelles, on dit que M. Viger n'a été relâché avant la renaissance de l'*habeas corpus* que parce que l'on voulait avoir à la réunion du gouverneur beaucoup de Canadiens qui avaient déclaré ne pas vouloir s'y rendre tant que leur compatriote gémirait sous une injuste incarcération, et que leur absence n'eût pas été un signe de la popularité du Poulet Thompson. Nous ne savons jusqu'à quel point il faut croire à d'aussi sottes menées ; chacun peut en penser ce qu'il lui plaira. Le bal du gouverneur fut aussi brillant qu'on pouvait s'y attendre et, n'étant le revers de quelques médailles, on pourrait applaudir à ces réunions où le représentant de la royauté appelle indistinctement des individus de toutes les classes. Ne faut-il pas de toutes sortes d'oiseaux pour faire une belle basse-cour ? — On cite par exemple une dame dont le mari possédait encore assez sa raison pour ne pas vouloir d'abord entendre parler du bal gouvernemental vu l'étalage qu'il y faudrait faire. Après avoir employé inutilement les petits moyens de persuasion, la charmante moitié en vint aux remèdes héroïques : elle versa des pleurs ! quel est le mari assez dur, assez féroce, assez Iroquois, assez cannibale, assez sage pour laisser pleurer sa femme sans lui accorder ses fantaisies ? celui dont nous

parlons était trop galant pour cela. Des pleurs de femme aussi, c'est si touchant, c'est si insinuant, c'est si serpent ! Le consentement fut accordé et madame dépensa une assez belle somme pour la réparation et le rajustement d'une ancienne robe. On alla au bal où l'on s'ennuya mortellement, et au retour la dame versa plus de larmes encore qu'auparavant ; car la belle et coûteuse robe avait été horriblement déchirée, dès les premières danses, par les éperons d'un officier de dragons. Voilà qui est affreux. Il faudrait défendre aux militaires de porter des éperons ou aux dames de mettre des robes.

Nous avons dit au commencement de cet article que le château était resplendissant de mauvaises chandelles ; ceci n'est point une hyperbole, car il est assez naturel de penser qu'un homme aussi rangé que l'est monsieur Poulet Thomson, ait voulu faire des économies de bouts de chandelles. Celles du château différaient beaucoup du maître car elles étaient totalement *coulantes*. Un pauvre monsieur qui se trouvait au dessous d'un lustre qui répandait sur sa chevelure plus de flots de suif que de flots de lumière, n'osait point se déranger attendu que le gouverneur lui parlait. Quand la conversation fut finie, le pauvre diable avait l'air tout candi.

Beaucoup de personnes ont cru remarquer chez le gouverneur un certain refroidissement vis-à-vis de son ami Lafontaine qu'il soupçonne, dit-on, d'être l'auteur des indiscrets *on-dits* du *Canadien*. Si cela est vrai l'on aurait bien raison de dire qu'il n'est rien de plus vilain que le beau monde. Les véritables amis du Poulet lui ont souvent dit que s'il se jettait à la *fontaine* il ne manquerait pas de se noyer.

On rapporte que monsieur Ogden était désolé de ne pouvoir aller au bal goûter aux excellents mets et surtout aux liqueurs parfumées dont le gouverneur était presque prodigue pour la première fois. Il était et se trouve encore retenu au lit par une maladie qui donne de grandes espérances..... à ceux qui visent à son emploi. C'est toujours bien fâcheux après avoir sué sang et brandy pour servir le gouvernement de ne pouvoir aller au moins faire gogaille au moment du repos.

La joie du bal a été tant soit peu troublée par la nouvelle inattendue que le vigilant capitaine Comeau était soudainement parti pour une excursion vers la frontière. On ne savait que croire de cette démonstration policière. Les uns tâtaient leurs poitrines pour savoir si leur cœur y battait encore d'une sainte loyauté ; d'autres tâtaient leurs poches pour savoir s'ils n'y avaient point par hasard des papiers d'importance qui les puissent compromettre ; quelques uns enfin ne tâtaient rien du tout, ne sachant que penser de ce brouhaha silencieux. Jusqu'au moment où notre correspondant nous écrivait les informations avec lesquelles nous faisons le présent article, les rebelles ni les sympathiseurs n'avaient point encore paru ; c'est égal, il faut bien que la police se remue, quand même ce ne serait que pour donner des transes, des terreurs paniques, et des sueurs froides aux citoyens paisibles et pacifiques ; sans cela chacun se demanderait à quoi cet imbécile de système est bon.

On a remarqué que ce pauvre timbré de Driscoll faisait une affreuse mine à Day qui lui osent môle la place qu'il lorgnait avec tant d'envie. C'est toujours chagrinant pour lui qui a fait des discours loyaux à perte de souffle, qui s'est fait volontaire, connétable pour arrêter les patriotes de 1838, et qui est conseil de la Reine, de voir un blanc bec joier au cheval fondu avec sa tête grise. Morbleu !

vienne encore une révolution, Driscoll acceptera la place de brigadier général des rebelles !.....si les rebelles sont assez bêtes pour la lui offrir.

Bref, ce fameux bal n'eut rien pour le distinguer des précédents : comme toujours on y vit beaucoup de sottises, beaucoup de ridicules, beaucoup de petits scandales, une bonne dose de médisance et de la morgue à foison. Le noble méprisait le militaire qui méprisait l'homme de loi qui méprisait l'artisan qui à son tour méprisait le noble. Tous mettaient leurs hommages aux pieds des dames qui se jalouaient mortellement entr'elles, les unes pour leur toilette les autres pour leur beauté. Enfin si ces sortes de réunions ne faisaient point gagner quelques sous aux bouchers, aux boulangers, aux jardiniers, aux gantiers, aux cordonniers, aux tailleurs, aux modistes et aux marchands de foin, nous dirions aux gouverneur gardez vos bals et donnez-en la dépense aux pauvres.

On lit dans un article communiqué au *Canadien* ..

“ On dit qu'un haut personnage trouve que, sous son administration, le *Fantastique* n'est pas aussi spirituel que sous celle de Lord Durham, Buller & Cie. Cela lui fait de la peine. ”

Eh qui diable a jamais trouvé que Poulet Thompson soit fait pour inspirer rien de spirituel ? Le correspondant du *Canadien*, soit dit sans vanité, s'en ressent pour le moins autant que nous.

NOUVEAU JOURNAL.

Nous avons reçu le premier numéro d'une feuille intitulée *La Canadienne*. L'éditeur commence par nous annoncer que le besoin de son journal se faisait vivement sentir. C'est fort bien de débiter ainsi devant le public en lui donnant des nouvelles fraîches.

Il déclare ensuite ne pas oser prétendre se signaler comme l'aimable, charmante, intéressante, inimitable, et IMMORTELE petite *Quotidienne*, par son esprit fin, adroit et ingénieux à tout inventer. Qu'allons-nous devenir, bon Dieu, si *La Canadienne* craint d'être plus bête que la *Quotidienne* ?

LES FRERES RAVEL se sont surpassés dans leur représentation de Samedi soir qui était au bénéfice de Mr. Victor. Ces jeunes artistes interrompent leurs exercices durant une semaine. La soirée de Lundi prochain sera consacrée au bénéfice du jeune Louis Ravel. Nous en donnerons les détails dans notre prochaine feuille.

Un ivrogne disait il y a quelques soirs avant de rentrer chez lui : Si j'je trouve ma ffffemme debout j'je vais la driller drrrrôlement pour lui apprendre à brûler inutilement du bois et de la chandelle. Si j'je la trouve endormie j'je la drillerai bien plus drrrrôlement pour lui apprendre à se coucher avant que je sois rentré.

Pourquoi oublie-t-on vite une dent arrachée ?—Parcequ'elle nous sort de la tête.

* * * Notre numéro d'aujourd'hui paraîtra peut-être fort ennuyeux ; mais c'est un tour que nous jouons à nos lecteurs afin de faire mieux apprécier le prochain pour lequel nous avons réservé une foule de petits articles fantastiques qui ne peuvent trouver de place dans celui-ci.